

LA NUIT  
NOUS SAUVERA



PHILIPPE SÉGUR

—

LA NUIT  
NOUS SAUVERA

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022  
ISBN : 978-2-283-03728-7

*À Jérôme Lartigau.*



*« Nous infectons les fleuves et les éléments de la nature. L'air même, qui entretient la vie, nous en faisons une cause de mort. »*

PLINE L'ANCIEN,  
*Histoire naturelle,*  
XVIII, I, 2.



# 1

Le premier jour à la centrale, j'avais eu le sentiment d'entrer dans le ventre de la bête. Dans la zone nucléaire, c'était un dédale de couloirs, de tuyauteries, de vannes, de robinets, de pompes, de moteurs, de tableaux de contrôle. Le ronronnement doux du turboalternateur feutraient l'atmosphère seulement troublée par quelques sifflements de vapeur dans les soupapes d'admission. J'avais caressé les tuyaux, tapoté les gros corps de turbines, comme pour m'assurer de leur réalité et sentir leurs vibrations sous mes doigts. J'étais fasciné de marcher dans ces entrailles dures, dans cette machinerie vivante pour laquelle j'éprouvais du respect, même si j'étais venu la détruire.

Dans la vie d'une centrale, l'un des moments critiques est la recharge du combustible. Fixée sur un chariot, une machine de manutention circule sur les rails de la margelle et plonge un mât télescopique dans les profondeurs de la piscine où se trouve le réacteur. Sous l'œil des caméras, sa pince préhensile retire un à un les lots de crayons de la plaque de support. Les longs tubes de métal contenant les pastilles d'uranium 235 remontent avec lenteur, basculent vers

le conduit qui les transfère dans une seconde piscine où ils sont entreposés pendant que la matière fissile est renouvelée dans la cuve principale.

Durant l'opération, il est indispensable que les tubes ne sortent jamais de l'eau comprimée qui circule autour d'eux à 330 °C. Si le cœur du réacteur venait à se retrouver à l'air libre, la température des crayons grimperait de façon spectaculaire en quelques dizaines de minutes. L'eau serait vaporisée, l'uranium en fusion percerait la cuve et une irradiation massive se produirait dans l'unité de production. Or, pour décharger les assemblages et remplacer l'uranium usé, il est indispensable de faire baisser le niveau de l'eau dans le bassin. C'est à ce moment que le liquide peut bouillir et provoquer un accident nucléaire.

Mon job consiste à effectuer un lignage, à mettre des organes et des appareils hors ou sous tension pour constituer un circuit de sécurité. Avant que la vidange de la cuve commence, je dois ouvrir la vanne qui est connectée au pressuriseur. Grâce à lui, malgré sa température élevée, l'eau sous pression ne peut entrer en ébullition. Elle continue à refroidir le réacteur et empêche l'accident de survenir.

C'est du moins la procédure que je suis d'ordinaire. Mais pas aujourd'hui. Ce matin, je n'ai pas débloqué la vanne. Lorsque je l'ai vérifiée, elle était condamnée en position fermée. J'ai consigné dans la fiche de manœuvre qu'elle était ouverte. Puis j'ai appelé la salle des commandes pour signaler que tout était sécurisé. Quand l'équipe de quart montante est

arrivée, j'ai encore affirmé avoir ouvert le robinet et lors du briefing de la relève, l'opérateur pilote qui fait la liaison n'a pu que répéter l'information que je venais de lui transmettre.

Trente minutes plus tard, je quittais la centrale. La vidange mortelle allait pouvoir commencer dans le cœur du réacteur.

## 2

Je m'appelle Frédéric Weissman. Je suis le technicien qui n'empêche pas les catastrophes d'arriver. Je suis celui qui vient les précipiter. Aujourd'hui, il est banal de dire que le point faible de la technologie demeure l'être humain. Quand un Airbus A320 s'écrase, quand un TGV déraile, quand un site industriel explose, c'est toujours la faute de quelqu'un. Tant que l'homme n'aura pas été éradiqué de la surface de la Terre au même titre que les baleines, les ours polaires et les abeilles, il serait dommage de ne pas en profiter. C'est pourquoi l'erreur que je laisse derrière moi fera date dans l'histoire.

Je suis né en 1986, l'année de Tchernobyl. J'ai été élevé par des parents écolos à l'ancienne. Ils ne militaient pas pour des pistes cyclables, ne faisaient pas leurs courses dans des Biocoop, ne s'insurgeaient pas contre la corrida depuis leurs quartiers gentrifiés. C'étaient des artistes alternatifs qui, au début des années 1980, étaient partis vivre dans les squats de Berlin-Ouest pour participer à l'effervescence du mouvement *Geniale Dilletanten*. Après l'échec des manif contre l'installation des missiles Pershing en 1983, ils étaient rentrés en France

et avaient opéré un changement de vie radical. Tout en continuant à peindre à l'aérographe et à bricoler leurs sculptures concrètes, ils s'étaient mis à cultiver des légumes dans l'Aude, à vivre sans chauffage ni électricité et à tuer eux-mêmes leurs poulets quand le besoin s'en faisait sentir.

À l'âge où mes copains d'école passaient leurs journées sur leur première Sega ou sur leur Nintendo, je courais pieds nus dans les bois, posais des collets, cueillais des baies et massacrais les serpents en leur éclatant la tête contre un arbre ou un rocher. J'avais seize ans quand Chirac a lancé sa formule : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. » Trop tard déjà pour que je me laisse toucher par des pleurnicheries de ce genre. Je n'idéalisais pas la vie dans la nature. S'il y a une chose que m'avait apprise la confrontation précoce avec les éléments – pluies torrentielles défonçant notre habitat, soleil torride brûlant nos plantations, déchaînement de tempête fracassant nos maigres biens – c'est que la planète s'en sortirait toujours, parce qu'elle n'a pas besoin de nous.

Mes parents étaient pacifistes. Ils avaient tort. Leur pacifisme nous a conduits à la guerre en Afghanistan, en Irak, en Libye, en Syrie, guerres qui nous ont conduits au terrorisme, qui nous a conduits à l'état d'urgence, qui nous a conduits à la soumission, qui nous a conduits aux confinements, au masque, aux autorisations de sortie, aux contrôles d'accès, au passe sanitaire, au fichage numérique, au crédit social, à l'appauvrissement général, tandis que les nouvelles puissances impériales,

les GAFAM, les firmes pharmaceutiques, les banques, les fonds d'investissements, Vanguard, BlackRock, Tencent, exultent sans vergogne sur les places boursières et appliquent à marche forcée leur programme de transformation de l'être humain en insecte cybernétique.

Mes parents se sont trompés, mais c'étaient de féroces lecteurs. Toute bonne bibliothèque est un coefficient correcteur des préjugés que les géniteurs inculquent inévitablement à leur progéniture. J'ai ainsi appris à lire sur des livres qu'on ne met pas d'ordinaire entre les mains des enfants. S'ils les découvrent un jour, ce sera à l'âge adulte, une fois que l'école les aura gauchis et qu'ils ne seront plus capables d'inventer la société, seulement de la reproduire. Avant mes premiers poils au menton, j'avais lu *Walden*, *Le Gang de la clef à molette*, *Un bon jour pour mourir*. J'ai plus appris avec eux qu'en vingt ans de tri des déchets et de compromissions électorales des partis écologistes.

À dix-huit ans, j'étais boursier, je suis entré en fac de droit. Quand on veut subvertir les règles, il faut d'abord les connaître. Toutefois, la médiocrité de mes condisciples et les pieux sermons sur la gouvernance et le développement durable m'ont convaincu de changer d'orientation et d'aller où je pouvais agir. *Acta non verba*, disaient les Latins. Des actes, pas des paroles. Le Wisigoth Alaric a dû se le rappeler lorsqu'il a pillé Rome en 410 après J.-C. J'y ai pensé chaque matin depuis mon recrutement à la centrale de Nogent, voici dix ans. Un jour viendrait, j'en étais sûr, où moi aussi je mettrais tout à sac.

### 3

J'ai présenté mon identifiant biométrique et suis sorti du sas sécurisé. Une fois dehors, j'ai franchi le tourniquet de contrôle de la zone nucléaire sous l'œil de la caméra de vidéosurveillance. Mes collègues de l'équipe sortante marchaient devant moi. Nous sommes montés dans la navette. Elle s'est mise en route, a croisé la patrouille cynophile et contourné l'une des menaçantes tours de refroidissement qui trahissent de loin la présence d'une centrale. Le chauffeur nous a déposés devant un nouveau tourniquet. Un instant plus tard, je rejoignais le parking et grimpais dans ma voiture.

J'ai roulé quelques minutes en rase campagne, puis bifurqué sur un chemin de traverse. Un peu plus loin, cachée sous les arbres, la BMW m'attendait. Sa portière était ouverte, sa clef sur le contact. Volée dans la nuit d'après ma feuille de route. J'ai ôté la carte SIM de mon téléphone avant de le briser contre une borne et de jeter le tout dans un fossé. Je me suis assis au volant, j'ai mis le moteur en marche et j'ai abandonné à tout jamais Nogent et la vie tranquille que je m'y étais construite.

Il faut du temps pour se fabriquer une identité de façade. Si incolore qu'elle n'apprenne rien à personne, si fade qu'elle puisse être celle de tout le monde. J'avais des amis sans relief, un trois pièces dont je payais les traites, un quotidien qui n'éveillait pas l'attention. J'étais abonné à Netflix, lisse sur les réseaux, vaguement compulsif dans mes achats de fin de semaine. Scoré coopératif au Big Five, j'avais tout pour rassurer dans une enquête de personnalité. Une perfusion de deux heures d'infos chaque jour, une participation assidue aux messes électorales, un schéma vaccinal complet. J'avais l'air du type qui ignore jusqu'à l'existence de son crédit social et pour cette raison, celui-ci en devenait irréprochable.

J'avais mis des années à peaufiner mon rôle. Des années à n'acheter qu'en liquide ce qui m'intéressait vraiment, à communiquer d'abord sur le Dark, puis par boîtes aux lettres mortes avec ceux qui pensaient comme moi, à partir chaque été en montagne avec le club de rando qui nous servait de couverture. Au début, ce n'était qu'un groupe de discussion, puis nous avons décidé de nous préparer à l'action. De nouvelles recrues étaient venues grossir nos rangs. Nous n'acceptons que des individus compétents, déterminés, et tous, nous nous rejoignons dans la détestation, le refus radical du monde qu'on nous préparait.

Lorsque j'ai rejoint l'autoroute, l'opération de maintenance dans la centrale était sur le point de démarrer. Bientôt le niveau de l'eau baisserait et le dénoyage

du réacteur provoquerait une hausse brutale de la température. Les gaines des crayons allaient gonfler, se déformer, puis éclater, tandis que la vapeur se chargerait en produits radioactifs et se répandrait dans l'atmosphère. Aucune des procédures de sécurité destinées à prévenir l'incident ne fonctionnerait. Ni la seconde vérification de la vanne, ni l'ouverture pour contrôle du trou d'homme du dépressuriseur, ni même les détecteurs ou la mesure du niveau d'eau de la cuve ne permettraient de signaler l'anomalie en salle de commande.

En matière d'emploi, les centrales nucléaires elles aussi sacrifient au dogme de la flexibilité. Pour ajuster leurs coûts en main-d'œuvre, elles font appel à des agences de travail temporaire. C'est une faille de sécurité que les pouvoirs publics feignent d'ignorer. En l'occurrence, deux membres de l'équipe de relève étaient des nôtres, des intérimaires qui allaient faire en sorte de court-circuiter tous les mécanismes d'alerte.

Il n'y aurait pas d'alarme de radioactivité, pas d'intervention en urgence, pas d'injection d'eau par les pompes de secours. Le cœur du réacteur entrerait en fusion à 2 800 °C. Le zirconium du combustible réagirait à l'eau devenue gazeuse et produirait de l'hydrogène à une vitesse foudroyante. Nos hommes ne disposeraient plus que de quelques minutes pour évacuer le bâtiment avant que la combinaison de l'hydrogène et de l'oxygène ne fasse exploser la cuve et l'enceinte de confinement.